

sûrement parfois à ne pas le paraître), pour que la crainte en face de nous puisse se dissiper, et pour permettre à un échange de naître. Je sentais bien entendu, tout comme mon interlocuteur de son côté, ce que la situation dans laquelle nous étions impliqués avait de faux, d'artificiel - sans que je me le sois alors jamais formulé, et sans que lui non plus, sans doute, ne se le soit jamais formulé. L'un et l'autre, nous fonctionnions comme d'étranges automates, et une étrange connivence nous liait : celle de faire semblant d'ignorer l'angoisse qui étreignait l'un de nous, obscurément perçue par l'autre - cette parcelle <sup>◇</sup>d'angoisse dans l'air chargé d'angoisse qui saturait les lieux, que tous sûrement percevaient comme nous, et que tous choisissaient d'ignorer d'un commun accord<sup>1</sup> (13).

Cette perception confuse de l'angoisse n'est devenue consciente chez moi qu'aux lendemains du premier "réveil", en 1970, au moment où ce "marais" est sorti de la pénombre dans laquelle il m'avait plu jusque là de le maintenir en mon esprit. Sans que la chose se fasse par quelque décision délibérée, sans que j'en prenne conscience sur le champ, j'ai alors quitté un milieu pour entrer dans un autre - le milieu des gens "des premiers rangs" pour le "marais" : soudain, la plupart de mes nouveaux amis étaient de ceux justement qu'un an avant encore j'aurais tacitement situés dans cette contrée sans nom et sans contours. Le soi-disant marais soudain s'animait et prenait vie par les visages d'amis liés à moi par une aventure commune - une autre aventure !

## 7.2. (17) Terry Mirkil

A vrai dire, dès avant ce tournant crucial, j'avais été lié d'amitié avec des camarades (devenus "collègues" par la suite) que j'aurais sans doute situés dans le "marais", si la question s'était posée à moi (et s'ils n'avaient été mes amis...). Il a fallu cette réflexion, et que je fouille mes souvenirs, pour me rappeler et pour que des souvenirs éparpillés s'assemblent. J'ai fait la connaissance de ces trois amis dans les tout premiers temps, quand j'apprenais le métier à Nancy comme eux - à un moment donc où nous étions encore dans le même panier, où rien ne me désignait comme une "éminence". Ce n'est sans doute pas là un hasard, et qu'il n'y ait pas eu d'autres telles amitiés pendant les vingt ans qui ont suivi. Nous étions étrangers tous les quatre, c'était là sûrement un lien non négligeable - mes relations avec les jeunes "normaliens", parachutés à Nancy comme moi, étaient bien moins personnelles, on ne se voyait guère qu'à la Fac. Un de mes trois amis a émigré en Amérique du Sud un ou deux ans plus tard. Il était comme moi attaché de recherches au CNRS, et j'avais comme une impression qu'il ne savait pas trop lui-même ce qu'il "cherchait", sa situation au CNRS devenait un peu scabreuse, à force. On a continué à se voir ou s'écrire de loin en loin, et on a fini par perdre contact. Ma relation aux deux autres amis a été de plus longue durée, et aussi plus forte, bien moins superficielle. Nos intérêts mathématiques n'y jouaient d'ailleurs qu'un rôle des plus effacés, voire nul.

---

<sup>1</sup>(13)

Il est clair que la description qui précède n'a pas d'autre prétention que d'essayer de restituer tant bien que mal, par des mots concrets, ce que me livre ce "brouillard" du souvenir, qui ne s'est condensé en aucun cas d'espèce tant soit peu précis, dont j'aurais pu ici donner une description tant soit peu "réaliste" ou "objective". Ce serait déformer mon propos que de faire dire à ce passage que les collègues qui répugnent à s'asseoir aux premiers rangs, ou qui n'ont pas statut de vedette ou d'éminence, soient nécessairement noués d'angoisse en parlant à un de ces derniers. Ce n'était visiblement **pas** le cas pour la plupart des amis que j'ai connus dans ce milieu, même parmi ceux à qui il arrivait de hanter colloques ou séminaires. Ce qui est vrai sans aucune réserve, c'est que le statut d' "éminence" crée une barrière, un fossé vis-à-vis de ceux dépourvus de semblable statut, et qu'il est rare que ce fossé s'évanouisse, ne fût-ce que l'espace d'une discussion. J'ajoute que la distinction subjective (qui me semble pourtant bien réelle) entre "premiers rangs" et "marais" ne peut nullement se réduire à des critères sociologiques (de position sociale, postes, titres, etc...) ni même de "statut", de renom, mais qu'elle reflète aussi des particularités psychiques de tempérament ou de dispositions plus délicates à cerner. Quand j'ai débarqué à Paris à l'âge de vingt ans, je savais que j'étais un Mathématicien, que j'avais **fait** des maths, et malgré le dépaysement dont j'ai eu l'occasion de parler, je me sentais au fond "un des leurs", tout en étant seul à le savoir, et sans même être sûr d'abord que je continuerais à faire des mathématiques. Aujourd'hui je serais plutôt porté à m'asseoir aux derniers rangs (en les rares occasions où la question se pose).